

CHAPITRE I

Tartessos : le royaume qui hésite entre l'Histoire et le mirage

Il y a des noms qui semblent avoir été faits pour disparaître mal.

Tartessos appartient à cette catégorie. Le mot lui-même paraît sortir d'un fond marin, avec assez de métal, de brume et de promesses pour exciter les historiens, les archéologues, les poètes et les vendeurs de vérités interdites. Il évoque une richesse ancienne, un royaume occidental, un fleuve aux bouches mouvantes, un roi presque trop vieux pour être crédible, des mines d'argent, des navigateurs grecs, des marchands phéniciens, une cité que l'on cherche encore, et cette tentation toujours présente : appeler mystère ce que les preuves refusent de livrer proprement.

Tartessos n'est pourtant pas une invention pure. Ce n'est pas seulement un mirage posé sur le sud de la péninsule Ibérique. Les auteurs antiques en parlent. Les sols d'Andalousie et d'Estrémadure ont livré des objets, des sanctuaires, des structures, des traces d'échanges, des indices d'une société hiérarchisée et connectée. La difficulté n'est pas de savoir s'il y eut quelque chose. La difficulté est de savoir quoi exactement. Une ville ? Un royaume ? Une région ? Un réseau de pouvoirs locaux ? Une culture indigène transformée par les contacts méditerranéens ? Une mémoire grecque plaquée sur des réalités plus complexes ? Tartessos existe, mais elle résiste à la forme nette. Et c'est précisément là que commence l'enquête.

Les Grecs furent parmi les premiers à faire entrer Tartessos dans le récit écrit. Hérodote évoque les Phocéens, ces navigateurs grecs capables de longues traversées, qui auraient atteint Tartessos et noué des liens avec son roi Argantonios. Le personnage est déjà chargé de légende : un règne démesurément long, une générosité envers les Phocéens, une richesse qui semble coller à son nom comme une poussière d'argent. Dans le récit grec, Tartessos apparaît comme un extrême occidental prospère, assez puissant pour accueillir, aider, impressionner. Mais ce Tartessos-là nous arrive par une bouche grecque. Il est déjà traduit, cadré, sélectionné.

Cette première asymétrie est fondamentale. Nous ne possédons pas le grand récit tartessien de Tartessos. Nous possédons des regards extérieurs. Des Grecs qui décrivent un lointain riche et fascinant. Des Romains qui héritent d'informations plus anciennes et les superposent à leur propre géographie. Des auteurs tardifs qui recopient, compilent, transforment, parfois sans avoir vu les lieux. La civilisation que nous cherchons commence donc dans un brouillard documentaire : non pas l'absence totale, mais une présence racontée par d'autres. Strabon, bien plus tard, associe le monde de Tartessos au Baetis, le fleuve que nous connaissons aujourd'hui sous le nom de Guadalquivir. Cette région du sud ibérique n'est pas un décor secondaire : elle est fertile, navigable, ouverte sur l'Atlantique et connectée aux échanges méditerranéens. Les rives du fleuve, les estuaires, les plaines, les mines des zones intérieures, les accès maritimes, tout concourt à faire de cette région un lieu stratégique. Tartessos, si l'on veut la comprendre, ne doit pas être imaginée comme une cité isolée surgie d'un conte. Elle doit être pensée comme une interface. Une zone de passage, de ressources, de circulation, de contact, donc aussi de tension.

Avienus, dans son *Ora Maritima*, ajoute une couche supplémentaire à cette mémoire flottante. Il parle de Tartessos comme d'une cité ancienne, riche, désormais réduite à peu de chose, presque à une ruine. Le texte est tardif, complexe, construit à partir de matériaux anciens et de traditions géographiques difficiles à démêler. Il fascine parce qu'il semble conserver des lambeaux d'une géographie archaïque de l'Occident. Mais il faut le manier avec les doigts

propres. Avienus n'est pas une photographie aérienne du VI^e siècle avant notre ère. C'est un texte composite, poétique, savant, traversé d'échos. Il ouvre des pistes ; il ne donne pas la clé.

Le problème de Tartessos est donc moins son absence que sa dispersion. Les sources anciennes parlent d'elle, mais jamais avec la précision confortable que réclamerait un dossier moderne. Les textes se contredisent parfois, déplacent les noms, confondent fleuve, ville, région, souvenir et tradition. Tartessos semble à la fois être un lieu et une puissance, un nom géographique et une civilisation, une richesse réelle et une construction littéraire. C'est une entité historique prise dans le filet des récits grecs et romains, et le filet a des trous.

La tentation serait de combler ces trous trop vite. Beaucoup s'y sont essayés. Tartessos a été cherchée dans les marais de Doñana, à proximité de Huelva, autour de Séville, vers Cadix, dans les anciens paysages du Guadalquivir, dans les zones liées aux mines, aux routes phéniciennes, aux estuaires anciens. Chaque hypothèse possède ses arguments, ses indices, ses séductions. Mais aucune n'a livré la preuve absolue que réclame l'imaginaire : la capitale intacte, le palais royal, l'inscription qui dirait « ici était Tartessos, merci de ne pas inventer la suite ». L'Histoire, décidément, manque parfois de courtoisie envers les lecteurs pressés.

Le sud-ouest ibérique, lui, donne pourtant de la matière. Les mines de la région, notamment autour du système de Rio Tinto, expliquent en partie l'intérêt que ce monde a pu susciter. L'argent, le cuivre, l'étain, l'or, les ressources métalliques ne sont pas des détails économiques ; dans l'Antiquité, ils dessinent les routes, attirent les marchands, financent les élites, structurent les rapports de pouvoir. Tartessos n'est pas seulement une légende de richesse : elle se situe dans un espace où la richesse minérale était réelle, visible, exploitable, convoitée.

C'est ici qu'entrent les Phéniciens.

Les navigateurs venus du Levant ne découvrent pas un vide. Ils ne viennent pas déposer la civilisation dans une terre supposée endormie, comme les vieux récits coloniaux aiment le suggérer partout où ils posent leurs chaussures. Ils arrivent dans un monde déjà occupé, déjà structuré, déjà inscrit dans des dynamiques locales et atlantiques. Mais leur présence transforme profondément l'équilibre. À partir du début du premier millénaire avant notre ère, les établissements phéniciens de la côte sud ibérique, notamment Gadir, deviennent des points d'ancrage d'un réseau commercial qui relie l'Orient méditerranéen à l'extrême Occident.

Le contact phénicien apporte des objets, des techniques, des modèles iconographiques, des formes religieuses, des manières de produire, d'échanger et de représenter le pouvoir. Mais ce contact ne doit pas être réduit à une domination simple, ni à une influence décorative. Le débat demeure : certains sites relèvent-ils d'une présence phénicienne directe, d'une hybridation profonde, d'une acculturation des élites locales, d'un phénomène orientalissant réinterprété par les populations indigènes ? Ce vocabulaire peut sembler technique. Il est pourtant décisif. Selon la réponse, Tartessos change de visage : colonie, partenaire, culture métissée, puissance locale transformée par les échanges, ou tout cela à la fois selon les lieux et les périodes.

L'erreur serait d'imaginer une civilisation tartessienne pure, isolée, intacte, puis soudain contaminée par l'étranger. Aucune grande zone de contact ne fonctionne ainsi. Les cultures vivent de circulations, de négociations, d'emprunts, de résistances, de détournements. Les élites

tartessiennes ont pu adopter des objets phéniciens sans devenir phéniciennes. Elles ont pu intégrer des formes orientales pour renforcer leur propre prestige. Elles ont pu participer activement à l'échange plutôt que le subir. La frontière entre influence et appropriation locale est parfois mince, mais elle est capitale. C'est là que se joue la dignité historique d'un peuple : ne pas le traiter comme une simple surface où d'autres auraient écrit.

Le trésor d'El Carambolo, découvert près de Séville en 1958, a longtemps cristallisé ces questions. Ses pièces d'or, spectaculaires, ont frappé l'imaginaire autant que la recherche. Que représentent-elles exactement ? Un trésor tartessien ? Une production phénicienne ? Le résultat d'un monde hybride où artisans, élites locales et symboles orientaux se répondent ? Là encore, Tartessos refuse la simplicité. El Carambolo n'est pas seulement un ensemble d'objets précieux. C'est un problème historique en métal. Il oblige à penser les échanges, les usages rituels, les marqueurs de pouvoir, les lectures contradictoires. L'or brille ; l'interprétation, elle, se bat dans la poussière.

Les découvertes plus récentes associées au monde tartessien, notamment à Casas del Turuñuelo, ont encore complexifié le tableau. Elles déplacent le regard vers l'intérieur, vers le Guadiana, vers des formes monumentales, rituelles, aristocratiques, qui ne se laissent pas enfermer dans l'image d'une Tartessos uniquement maritime ou andalouse. Les reliefs anthropomorphes, les traces de sacrifices animaux, les objets de prestige, les architectures de terre crue soigneusement pensées montrent un monde plus dense, plus vaste, plus ritualisé que ce que les visions anciennes laissaient parfois imaginer. Mais là encore, prudence. Ces découvertes enrichissent Tartessos ; elles ne résolvent pas tout Tartessos. Les ruines ne signent pas des aveux complets. Elles ouvrent de nouvelles questions avec un talent remarquable pour compliquer les anciennes.

Le cas de Doñana illustre mieux que tout la zone dangereuse entre recherche, hypothèse et fantasme. Les paysages du bas Guadalquivir ont changé. Les estuaires, les marais, les sédiments, les variations du littoral, les anciens bras du fleuve rendent plausible l'idée de sites enfouis, déplacés, noyés ou rendus difficilement accessibles. L'environnement lui-même a pu contribuer à brouiller les traces. Mais de là à transformer chaque anomalie géologique en cité perdue, il y a un pas que certains franchissent avec l'agilité suspecte des gens qui savent déjà ce qu'ils veulent trouver.

C'est ici que surgit l'ombre encombrante de l'Atlantide.

Tartessos a souvent été rapprochée du récit platonicien. Même Occident lointain, même richesse métallique, même disparition, même parfum de fin du monde. La comparaison séduit. Elle est presque trop parfaite. Justement. L'Atlantide est un piège narratif. Elle attire Tartessos dans une machine symbolique qui ne cherche plus à comprendre une culture ibérique ancienne, mais à prouver un mythe. Dès lors, les preuves changent de fonction. Elles ne servent plus à interroger ; elles servent à confirmer. Une ressemblance devient indice. Une lacune devient secret. Une hypothèse devient révélation. On ne fait plus de l'Histoire. On fabrique du vertige.

Il faut donc être net : Tartessos n'a pas besoin d'être l'Atlantide pour être importante. Au contraire, l'assimilation lui nuit. Elle vole à Tartessos sa réalité propre pour la transformer en

marchepied d'un imaginaire plus célèbre. Elle réduit une civilisation complexe, située, matérielle, méditerranéenne et atlantique, à un rôle de candidate dans le vieux concours occidental de la cité perdue. C'est une seconde disparition : après le silence des sources, l'engloutissement dans le fantasme.

Le vrai intérêt de Tartessos est ailleurs. Il réside dans cette position de seuil. À la croisée du monde indigène ibérique, des réseaux atlantiques, de l'expansion phénicienne, des regards grecs, des reconstructions romaines et des fouilles modernes. Tartessos nous oblige à penser une Méditerranée moins centrée sur ses grands noms habituels. Égypte, Grèce, Rome, Phénicie, Carthage : l'Antiquité aime les puissances qui ont laissé des textes, des monuments, des empires ou des héritiers bruyants. Tartessos, elle, rappelle que l'Occident ibérique n'était pas un bord vide. Il était un foyer d'échanges, de richesse, d'invention, d'hybridation et de pouvoir.

Pourquoi, alors, Tartessos a-t-elle disparu ?

La réponse, là encore, refuse la belle catastrophe unique. Il n'y a pas de scène finale assurée. Pas de palais incendié qui réglerait l'affaire. Pas de chronique racontant le dernier roi regardant son fleuve en comprenant que la fin arrive, ce qui est dommage pour les romanciers mais plutôt sain pour l'Histoire. Plusieurs processus ont pu se combiner. Transformation des réseaux commerciaux. Montée en puissance de Carthage. Réorganisation des échanges méditerranéens. Évolutions internes. Déplacements des centres de pouvoir. Crises économiques. Changements politiques. Assimilation progressive dans les cultures ibériques et turdétanes ultérieures. Le monde tartessien ne s'est peut-être pas effondré comme un bâtiment. Il s'est peut-être déplacé, dissous, renommé, absorbé.

C'est une forme de disparition moins spectaculaire, mais plus révélatrice. Les civilisations ne meurent pas toujours dans le fracas. Parfois, elles perdent leur nom. Les pratiques continuent sous d'autres formes. Les descendants parlent autrement. Les élites changent de références. Les dieux prennent d'autres visages. Les objets se réinterprètent. Les anciennes routes se déplacent. Une culture devient une couche sous une autre. Et plus tard, les chercheurs creusent, littéralement ou métaphoriquement, pour retrouver ce que le temps n'a pas complètement digéré. Tartessos nous apprend donc une règle essentielle pour ce livre : l'effacement n'est pas toujours une destruction. Il peut être une déformation de la mémoire. Une civilisation devient un mot grec, une région romaine, une hypothèse archéologique, une légende nationale, une candidate atlantéenne, un trésor de musée, un débat universitaire. À chaque étape, quelque chose est conservé. À chaque étape, quelque chose est perdu.

Le plus troublant n'est pas que Tartessos reste partiellement obscure. C'est que cette obscurité ait été si souvent exploitée. Plus une civilisation a laissé de blancs, plus les récits concurrents s'y installent. Le savant prudent y voit une limite. Le faussaire inspiré y voit une opportunité. Le nationaliste y cherche une origine glorieuse. Le mystique y cherche une preuve. Le touriste y cherche un frisson. Le marché y cherche une couverture avec des lettres dorées. Et pendant ce temps, Tartessos, la vraie, celle des terres du sud-ouest ibérique, des métaux, des échanges, des sanctuaires, des artisans, des morts et des fleuves, devient presque secondaire dans sa propre histoire.

Il faut lui rendre au moins cela : sa complexité.

Tartessos n'est ni une illusion, ni une Atlantide ibérique, ni une simple colonie phénicienne, ni un royaume parfaitement identifié avec capitale, dynastie et frontières bien rangées. Elle est une civilisation ou un ensemble culturel dont les contours restent discutés, mais dont l'importance dans l'Occident méditerranéen ancien ne peut plus être balayée. Elle fut un carrefour. Un monde de contact. Un espace où les ressources locales, les réseaux atlantiques, les influences orientales et les regards grecs se sont croisés jusqu'à produire une réalité difficile à enfermer dans une seule catégorie.

Et c'est peut-être pour cela qu'elle a été si mal transmise.

Les civilisations trop nettes entrent mieux dans les manuels. Elles ont des dates, des rois, des batailles, des capitales, des ruines célèbres. Tartessos, elle, échappe. Elle se tient entre le fleuve et la mer, entre le texte et le sol, entre l'or et la boue, entre le port et le sanctuaire, entre le fait et le désir. Elle force l'historien à reconnaître ce qu'il ne sait pas, et le lecteur à abandonner la satisfaction confortable du récit fermé.

Ce chapitre ne se termine donc pas par une révélation. Il se termine par une discipline.

Tartessos existe assez pour être prise au sérieux. Elle manque assez pour être traitée avec prudence. Elle fascine assez pour attirer les impostures. Elle résiste assez pour les mériter.

Dans la bibliothèque des peuples sans voix, Tartessos occupe une étagère instable. On y trouve des textes grecs, des géographies romaines, un poème tardif, des bijoux d'or, des sites fouillés, des marais, des mines, des hypothèses, des polémiques, des cartes et beaucoup de silence. Ce n'est pas une faiblesse. C'est son enseignement.

Les ruines ne parlent pas toujours clairement.

Mais elles parlent mieux que ceux qui veulent leur faire dire ce qu'ils avaient décidé d'entendre.